

— claudine burton-jeangros —

**Mary Haour-Knipe, qui est d'origine canadienne et américaine, a soutenu sa thèse «Moving families : migration, stress and coping» au département de sociologie de l'Université de Genève en septembre 1999. Mary, que j'ai côtoyée dès la fin des années 80 alors qu'elle travaillait déjà à sa thèse, a toujours maintenu qu'elle n'était pas un exemple à suivre et a toujours encouragé les doctorants dans son entourage à terminer leur thèse le plus rapidement possible.**

**Au-delà de la proximité de nos intérêts de recherche, puisque nous travaillons toutes deux en sociologie de la santé, nous partageons également le fait d'avoir une famille. J'ai donc eu envie d'interviewer Mary sur son parcours qui me semble montrer combien la thèse peut entrer en conflit avec d'autres sphères (activité professionnelle, vie familiale). Les questions que je lui ai posées sont, par conséquent, orientées autour des écueils que peut rencontrer un cheminement de doctorat car, en fin de compte, son parcours - inhabituel et non exemplaire - me semble fournir a contrario des éléments sur les conditions sinon nécessaires, du moins favorables à la réussite d'un tel processus.**

CBJ: Quelles étaient tes motivations en 1985 lorsque tu as commencé ta thèse ?

MHK: Quand je suis entrée dans le processus de thèse je vivais en Suisse depuis une dizaine d'années. Pendant ces 10 ans, j'avais travaillé mais jamais de façon satisfaisante parce que c'était toujours sur les projets d'autrui. J'avais envie de développer mes propres idées et de mettre en place des projets moi-même. De plus, j'aime à la fois faire de la recherche et enseigner, le doctorat semblait donc être un bon moyen de parvenir à ces fins. Par ailleurs, j'ai pensé qu'en m'inscrivant à l'Université de Genève, j'aurais la possibilité de m'intégrer aux institutions suisses. Mais de ce point de vue là, je me rends compte que si aujourd'hui je me sens effectivement intégrée en Suisse, cela s'est fait non pas grâce à la thèse mais plutôt à cause de mon parcours professionnel.

Dès le début, on m'avait prévenue que la thèse est

un processus long et solitaire. Cela ne m'avait pas effrayée parce que je savais que je peux assumer le fait de travailler seule, je l'avais déjà fait. Quant à la longueur, j'étais sûre que de toute façon je terminerais rapidement.

CBJ: Tu as finalement consacré près de 15 ans à ta thèse, pour quelles raisons cela a-t-il pris autant de temps ?

Je pense que mon parcours, que je considère inhabituel, tient en partie aux caractéristiques de la situation dans laquelle j'ai commencé. Ces caractéristiques étaient le fait d'être étrangère, de vouloir travailler dans un domaine - la sociologie de la santé - qui n'existait pas au niveau académique en Suisse et d'être une femme.

Le premier critère - être étrangère - a nécessité des démarches administratives et l'obtention d'équivalences puisque mes diplômes universitaires étaient américains. Cela a donc pris 2 ans avant même que je puisse entrer dans le processus de thèse.

Ensuite, je souhaitais développer un projet dans le domaine de la sociologie de la santé. Toutefois, dans les années 80, ce champ n'existait pas au niveau académique en Suisse. J'ai donc réalisé une thèse dans une discipline voisine, à savoir la sociologie de la famille. Je constate cependant qu'actuellement d'autres étudiants font une thèse en sociologie de la santé, mais en allant chercher un encadrement à Paris par exemple. J'aimerais quand même mentionner que la situation de la sociologie de la santé est en train de changer : il existe maintenant deux postes académiques en Suisse, rattachés aux facultés de médecine (respectivement de Berne et Zürich) et ce domaine de recherche est clairement en train de s'établir. Nous avons d'ailleurs récemment publié un livre sur la situation de la discipline dans notre pays qui montre l'étendue et la diversité des travaux en cours<sup>1</sup>.

Mais le facteur le plus déterminant lors de ce début de thèse était le fait d'être une femme. D'abord

<sup>1</sup> Maeder C., Burton-Jeangros C., Haour-Knipe M. (Eds., 1999) *Health, Medicine and Society : Contributions to the Sociology of Health, Zurich, Seismo.*

## parcours de thèses

Le fait qu'une femme fasse une thèse en sociologie était encore un phénomène récent. Je me suis d'ailleurs parfois demandée si on n'a pas accepté que je démarre une thèse parce qu'on a probablement pensé que je ne terminerais de toute façon pas ! Et surtout, le fait d'être femme implique de gérer des conflits inévitables entre la vie de famille, la vie professionnelle et la réalisation d'un doctorat. La gestion incessante de compromis entre ces trois sphères implique d'ailleurs qu'on doit généralement laisser tomber une grande partie du reste, à savoir les loisirs et la vie sociale.

Quand j'ai commencé ma thèse j'avais deux enfants en âge scolaire et il m'était difficile de gérer mes absences par rapport à eux. Pour une mère, ça implique presque obligatoirement un sentiment de culpabilité. On a l'impression qu'on abandonne ses enfants, et ce sentiment de culpabilité paralyse beaucoup de femmes. Il est très difficile de combiner ces diverses sphères, et la vie de couple en pâtit. Mon mari m'a toujours soutenue, mais il faut reconnaître que les compromis sont difficiles à trouver. D'ailleurs, dans l'étude que j'ai réalisée auprès des familles ayant émigré à Genève, j'ai constaté que les autres couples n'avaient pas non plus trouvé de manière vraiment satisfaisante de gérer ces différents engagements. Dans les couples à double carrière, il y a toujours - pour l'un et/ou l'autre - des sacrifices à faire.

Avec le recul, je suis en revanche très contente d'avoir terminé ma thèse. Si, au moment où je la faisais, mes enfants se plaignaient, rechignaient à me voir m'absenter, aujourd'hui ils en sont fiers. Ils aiment trouver mes livres dans les rayons des libraires, ils parlent de moi à leurs amis. Je pense que ma trajectoire leur a fourni un certain modèle. Même si mon choix de faire un doctorat a pu être un peu lourd pour eux, cela a également été source d'enrichissement.

Quant à la vie professionnelle, je l'ai clairement négligée au début de mon processus de thèse. Pendant quelques années, il n'y a eu que la thèse et la vie de famille. Puis, à la fin des années 80, alors que j'étais en pleine phase de terrain, on m'a proposé de travailler dans le domaine des aspects sociaux du sida, plus précisément sur la thématique «migration et sida», au niveau d'une recherche en Suisse

d'une part et de la direction d'un groupe de travail au niveau européen d'autre part. Ma première réaction a été de refuser, je leur ai dit : «Pas question, je suis en train de faire une thèse et je veux la terminer rapidement». Mais au cours des vacances de Pâques, je me suis cassée la jambe et comme j'avais un plâtre qui allait du pied jusqu'à la hanche, j'ai dû interrompre mes entretiens pour la thèse. Je me suis donc retrouvée à la maison avec du temps libre et je me suis mise à lire la littérature sur le sida que l'on m'avait copieusement mise à disposition. La problématique sur laquelle on me proposait de travailler a très rapidement capté mon intérêt et j'ai fini par accepter l'offre que l'on m'avait faite. Par la suite, j'ai donc à la fois mis en place et participé à toute une série de recherches sur la problématique «sida et migration» tout en continuant ma thèse à côté.

Au-delà de ces caractéristiques extérieures à la thèse elle-même, des facteurs liés à ma recherche peuvent aussi expliquer pourquoi cela a pris autant de temps. Mon dessin de recherche a impliqué un assez long travail de terrain : j'ai réalisé une étude longitudinale en interviewant à 3 reprises les mêmes familles sur une période de 2 ans. Cette phase de terrain a pris en tout 3 ans. De plus, j'ai changé mon orientation au cours du travail de terrain : j'ai pris une option plus qualitative que prévu dans mon projet initial. Ces changements ont pris du temps dans la mesure où j'ai dû assumer mes choix par rapport à mon comité. Je suis contente de l'avoir fait car si j'avais poursuivi mon premier projet, j'aurais probablement réalisé une recherche plus universitaire, mais qui à mon avis aurait fourni des résultats moins intéressants.

Ensuite, j'ai commencé l'analyse de mes données alors que j'avais déjà une activité professionnelle très exigeante. Or, cette phase d'analyse est très difficile, c'est une phase de perplexité, d'ambiguïté au cours de laquelle il est facile de se laisser décourager. On se retrouve seul face à son matériel - dans mon cas, j'avais 60 cassettes d'entretien, soit plus de mille pages de retranscription à analyser - et face à l'obligation de s'immerger dans les données afin d'en faire sortir du sens. Il faut aussi arriver à accepter ses données, je veux dire par là que les résultats obtenus peuvent aller à l'encontre de ce que l'on avait attendu ou espéré. Par exemple, j'ai mentionné

que je n'ai pas trouvé chez les couples à double carrière un secret, un moyen de réaliser ce double défi de façon absolument satisfaisante.

Enfin, les révisions de mon texte - que je me suis essentiellement imposées moi-même - m'ont aussi pris beaucoup de temps. Cela est dû en partie au fait que mes engagements professionnels m'occupaient énormément; mais le fait que cela ait pris du temps a eu l'avantage de me permettre de prendre de la distance par rapport à mon étude. Je vois ça comme un processus de mûrissement qui fait passer du statut de thésard junior, débutant, à celui d'un chercheur plus égal aux membres de son jury au moment de la soutenance. C'est là d'ailleurs qu'on apprécie différemment son directeur de thèse - c'était à ce moment là que j'ai réellement compris l'ouverture d'esprit du mien ! Lorsque l'on termine sa thèse, on est de toute façon quelqu'un d'autre que lorsqu'on l'a commencée. Ce moment de recul est important pour pouvoir accepter et évaluer les critiques qui seront faites au travail que l'on soumet. Au moment de la soutenance, j'avais acquis suffisamment de distance pour voir les faiblesses de mon travail mais aussi pour pouvoir défendre mes idées.

CBJ: Y a-t-il eu des moments de doute, des moments où tu a eu envie d'arrêter la thèse ?

MHK: Oui, beaucoup. J'ai failli laisser tomber la thèse à de nombreuses reprises, y compris encore le jour avant ma soutenance. Cela a globalement été un parcours difficile à gérer. Dès que j'ai travaillé dans le domaine du sida, la thèse est allée de plus en plus en arrière-plan. Pour diverses raisons, familiales, intellectuelles j'ai été très vite attirée par ce thème et je me suis immergée dans cette problématique. Avec mes activités «sida et migration» j'avais l'impression de travailler sur quelque chose qui avait un impact, c'était un domaine dans lequel on pouvait faire changer les choses, voire espérer à la limite même sauver des vies, tandis que mon sujet de thèse n'avait pas une telle dimension.

A partir du moment où je me suis engagée dans cette recherche, il y a eu par ailleurs un décalage croissant entre ma position professionnelle – je parlais dans des conférences internationales, ma répu-

tation d'experte dans le domaine était en train de se faire - et mon statut de thésarde.

J'ai donc connu de nombreux moments de perplexité, d'ambiguïté. La solitude du processus de thèse est difficile à vivre, je trouve que le système tel qu'il existe en Suisse rend les choses encore plus ardues pour le doctorant. Celui-ci est livré à lui-même dans une absence de structures, ce qui explique pourquoi il est courant de consacrer 10 ans à sa thèse. J'espère qu'avec l'ouverture vers l'Europe, les processus de thèse vont s'harmoniser entre les pays. On ne peut que souhaiter aller dans le sens de la Grande-Bretagne - je connais bien cet exemple puisque ma fille est en train d'y préparer une thèse - qui offre un excellent encadrement et un soutien important des candidats au doctorat.

CBJ: Alors qu'est-ce qui t'a fait tenir ? Quelles ont été les motivations à continuer ?

MHK: D'abord il y a le fait que je n'aime pas abandonner quelque chose sans l'achever. J'avais déjà passé 3 ans de ma vie là dessus. Ensuite il y a eu la notion d'engagement, je me sentais redevable envers les familles qui avaient accepté de participer à l'étude. Les couples que j'ai rencontrés s'étaient montrés très intéressés par mon projet, ils m'avaient consacré du temps, ils m'avaient fait confiance et souhaitaient faire apparaître leurs expériences. Je me sentais quelque part un peu leur porte-parole. D'ailleurs, le livre que j'ai publié à partir de ma thèse<sup>2</sup> a été rédigé plus dans ce sens que dans celui strictement d'une publication à visée académique.

Mais la motivation a aussi été entretenue ou retrouvée grâce à des contacts avec des universitaires extérieurs à l'Université de Genève. Je pense notamment à ma relation privilégiée avec Aaron Antonovsky que j'avais rencontré avant même de commencer ma thèse. Par la suite nous avons eu des échanges réguliers, en face-à-face ou le plus souvent par lettre. Cette relation à distance était très précieuse. J'avais utilisé certaines de ses idées dans la mise en place de mon projet<sup>3</sup> et par nos

<sup>2</sup> Haour-Knipe M. (2000), *Moving Families : Migration, Families and Coping*, London, Routledge.

## parcours de thèses

contacts réguliers, il a en fait fourni un fil conducteur. Dans les moments de doute, il m'a parlé de l'engagement que j'avais pris en démarrant ce projet, il m'a remis dedans.

J'ai par ailleurs eu un contact, unique cette fois, avec David Reiss qui est intervenu à un moment critique. Je l'ai rencontré alors qu'il venait de publier son livre<sup>4</sup> et il a montré un grand intérêt pour mon sujet. Il pensait que je tenais quelque chose et qu'il valait la peine de poursuivre. Je pense donc que ces deux hommes ont été des «précipitateurs», des déclencheurs et qu'ils ont contribué à me faire tenir bon. De plus, la distance a fait qu'ils ont, par la force des choses, joué un rôle tout à fait différent que celui que peut avoir le directeur de thèse.

CBJ: Est-ce que la thèse t'a apporté quelque chose au niveau professionnel ?

Je constate qu'on s'adresse à moi avec plus de respect dans les hôtels et les restaurants lorsque la réservation a été faite au nom de Dr Haour, et que dans la sphère professionnelle, j'ai subitement passé de «Miss Mary» à «Mme le Docteur Haour» ! Plus sérieusement, cela n'a pas eu d'impact sur la position professionnelle que j'occupe actuellement - [*Mary travaille pour ONUSIDA dans l'Organisation internationale des migrations avec pour tâche de développer les activités dans le domaine du sida et des migrations*] - parce que j'ai obtenu ce poste plus à cause de mon activité professionnelle depuis plus de 10 ans qu'en raison de mon doctorat. Lorsque j'ai commencé ma thèse sur la migration et les familles, je n'avais pas la moindre idée que je deviendrais un peu plus tard experte en matière de «sida et migration» !

Quant à un parcours universitaire en Suisse mon chemin m'a mené ailleurs. Mais même si je voulais poursuivre cette voie, ce serait peut-être un peu tard. Car s'il y aura un important renouvellement au niveau universitaire dans les années à venir, ce ne sera pas pour les gens de plus de 50 ans. Cependant je pense par ailleurs qu'avec l'évolution de l'espérance de vie, les carrières vont se prolonger de plus en plus. D'ici 10 ou 15 ans nous trouverons tout à fait bizarre de mettre à la retraite des chercheurs âgés de 65 ans alors qu'ils sont au sommet de leur production et créativité intellectuelle.

CBJ: Quels sont les principaux conseils que tu donnerais aux thésards ?

MHK: Pour moi il est évident qu'on peut faciliter, encourager son cheminement de thèse en suscitant des occasions qui permettent de se confronter avec les autres. L'obligation de mettre en paroles son cheminement, sa réflexion fait beaucoup avancer. Si l'on peut, je pense que c'est une bonne chose de chercher de l'inspiration à l'extérieur. Les pairs de la même université ne sont pas toujours de bons interlocuteurs, parce qu'il y a une certaine compétition qui est inévitable. Quant à la relation avec le directeur de thèse, elle est de nature hiérarchique. Pour débattre de ses idées, c'est bien de chercher des contacts avec des pairs ou des collègues plus avancés à l'étranger, car la Suisse n'offre qu'un bassin somme toute assez restreint. On peut notamment développer ce genre de contacts par le biais des conférences qui offrent des moyens privilégiés d'exposer ses idées. Les liens que l'on peut établir de cette façon aident aussi à recentrer son projet, à apprendre et à défendre son point de vue. C'est un soutien social qui peut être très important.

Enfin, il faut surtout faire sa thèse le plus rapidement possible, de manière concentrée. Cela implique de tenir le coup, de ne pas se laisser décourager, éventuellement de faire des sacrifices durant un certain temps. En fin de compte, en faisant une thèse on apprend à faire avancer ses propres idées, à prendre le risque de les exposer à autrui et à les défendre face aux critiques. C'est un apprentissage à ne recommander qu'aux courageux. C'est là tout son intérêt !

Claudine Burton-Jeangros  
claudine.jeangros@socio.unige.ch

<sup>3</sup> Antonovsky A. (1987), *Unraveling the Mystery of Health: How People Manage Stress and Stay Well*, San Francisco, London, Jossey-Bass.

<sup>4</sup> Reiss D. (1981), *The Family's Construction of Reality*, Cambridge Mass, London, Harvard University Press.